

comme le porte le signalement qui va suivre, avait été vu près de l'écluse de dérivation. Une trouée pouvant donner passage à un homme fut ensuite constatée dans la glace; on fouilla cet endroit avec une gaffe, mais on n'y put rien découvrir.

Voici le signalement de M. P... Agé de 31 ans, taille 1 mètre 66 centimètres, cheveux châtain, sourcils bruns, front découvert, yeux bleu foncé, nez moyen, bouche moyenne, barb et moustaches, menton à fossette, visage ovale, teint ordinaire; vêtements: paletot vert russe, parements satin Chine, pantalon gris à point rouge, guêtres semblables, chapeau gris, gilet noir, boutons métal blanc, col-cravate en cachemire à fleurs.

Toutes personnes qui pourraient donner des renseignements sur lui, sont invitées à les transmettre au bureau de police. (Autorité).

ÉTAT-CIVIL.

NAISSANCES.

Du 1<sup>er</sup> au 15 février 1858, 39 garçons, 41 filles.

MARIAGES.

1<sup>er</sup> février. — Entre Pierre-Joseph Coussart, tisserand, et Delphine-Céline Fremaux, journalière. — Entre Pierre Algoet, peigneur de laines, et Françoise Fay, journalière. — Entre Jacques-Bernard Deconicq, ajusteur mécanicien, et Pauline-Adolphe Malfait, dévideuse. — Entre Pierre-Hubert Pollet, tisserand, et Sophie-Désirée Decottignies, tisserande. — Entre Félix-Aimable Derache, coupeur d'habits, et Octavie Nys, sans profession. — Entre Auguste-Jean Nys, fabricant de corsets, et Claire-Éléonore-Marie Depriens, sans profession. — Entre Henri Verhelle, cordonnier, et Catherine-Joseph Falckeneer, journalière.

Du 3. — Entre Louis-Joseph Warem, horloger, et Palmyre-Sophie Debuene, sans profession.

Du 8. — Entre Pierre-Joseph Decock, fleur, et Jeanne Desmet, journalière. — Entre Charlemagne-Théophile-Joseph Mayot, soldat, et Catherine-Rosalie-Sophie Pruvost, journalière. — Entre Servant-Victor Guillaume, marchand quincaillier, et Henriette-Augustine Dumon, sans profession. — Entre Louis-Henri-Joseph Desrousseaux, sans profession, et Sophie-Hortense-Joseph Defrenne, id.

Du 9. — Entre Pierre-Victor Hoffmann, commis négociant, et Marie-Hyacinthe Ferfaillie, sans profession.

Du 15. — Entre Louis-Simon Duthoit, fleur, et Florine-Julie Delemotte, journalière. — Entre Auguste-Edouard Accou, ourdisseur, et Marie-Léonie Vanderaspailden, journalière. — Entre Léopold Merck, tisserand, et Henriette Marquilly, sans profession. — Entre Pierre Squelbut, tisserand, et Isabelle-Joseph Monlard, journalière. — Entre Félix-François Vandermaelen, ouvrier teinturier, et Isabelle-Mathilde Henu, bobineuse. — Entre Félix-François Kerkhove, fleur, et Joséphine-Désirée Lagache, journalière. — Entre Casidore-Joseph Gautier, ourdisseur, et Fideline Houzet, servante. — Entre Pierre Verstraete, fleur, et Sophie-Juliette Brassart, journalière. — Entre Charles Vantighem, tisserand, et Françoise Meuris, servante. — Entre Louis-Joseph Porta, tisserand, et Adélaïde-Joseph Hailliez, journalière. — Entre Auguste Tieberghien, domestique, et Adélaïde-Joseph Caby, marchande cabaretière. — Entre Henri-Joseph Vantomme, tisserand, et Eugénie Dejonghe, couturière en robes. — Entre Eugène Gyselincq, cordonnier, et Natalie-Françoise Verfaillie, journalière. — Entre Yvon Ryckbosch, tisserand, et

Antoinette Demeyer, tisserande. — Entre Alexandre Odoux, ouvrier en laines, et Catherine-Victoire-Joseph Druel, servante.

DÉCÈS.

1<sup>er</sup> février. — Louis-Joseph Boutteville, 58 ans, tisserand, rue St-Etienne.

Du 2. — Auguste-Joseph Montagne, 59 ans, tisserand, hôpital. — Jean-Baptiste-Désiré Lecat, 59 ans, propriétaire, rue du Moulin.

Du 3. — Marie-Thérèse Bouvez, 26 ans, journalière, fort Mullier.

Du 4. — Alexandre-Joseph Wattine, 56 ans, tisserand, Epeule. — Louis-Aimé-Joseph Demasur, 57 ans, percepteur des contributions directes de Croix, rue St-Antoine. — Lucien-Joseph Castelain, 33 ans, tisserand, hôpital. — Mélanie-Joseph Duquesne, 40 ans, journalière, hôpital.

Du 6. — Marie-Louise Planques, 68 ans, journalière, hôpital.

Du 7. — Pierre-François Dnpareq, 65 ans, sans profession, rue neuve du Fontenoy. — Martin Deweer, 77 ans, journalier, triez St-Joseph.

Du 9. — Achille-Joseph Noyelle, 34 ans, marchand de vins, rue du Vieil Abreuvor. — Augustine Leveque, 57 ans, sans profession, rue de la Redoute.

Du 10. — Jean Dhont, 67 ans, journalier, rue du Ballon. — Louis-Joseph Dubar, 57 ans, tisserand, Fontenoy.

Du 11. — Amande-Joseph Ducroquet, 52 ans, ménagère, Fosse-aux-Chênes. — Marie-Joseph Pruvost, 56 ans, ménagère, chemin des Cou-teaux.

Du 12. — Ursule-Charlotte Deleure, 51 ans, propriétaire, chemin de l'Hommelet.

Du 13. — Eugénie Braguette, 34 ans, journalière, hôpital.

Du 14. — Pierre-Bruno Amand, 58 ans, cordonnier, rue de l'Empereur. — Louis-Joseph Duforest, 67 ans, tisserand, Tilleul. — Philippe Bernard, 89 ans, sans profession, rue Saint-Georges.

Plus 17 garçons et 22 filles, décédés au-dessous de l'âge de 7 ans.

Mercuriale du marché aux grains de Lille

DU 24 FÉVRIER 1858.

Table with 2 columns: Grain type and Price. Rows include Blé blanc, Blé macaux, Prix extrême, Hausse à l'hectolitre, Fleurs, and Son.

Prix moyen (à l'hect.) des marchés du département, plus Arras.

Table with 2 columns: Grain type and Price. Rows include Blé blanc, Blé macaux, Semaine courante, and Semaine précédente.

TAXE DU PRIX DU PAIN

dressé d'après les bases déterminées par l'arrêté municipal du 25 octobre 1855.

Table with 2 columns: Pain type and Price. Rows include Pain de ménage, Pain de 2e qualité, Pain blanc, Pain de fleur, Les deux pains, Les quatre pains, and Les huit pains.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Paris, 25 février 1858.

Le carnaval de la rue, comme celui des bals publics, est bien mort et enterré. Mais il a trouvé moyen de se perpétuer dans quelques théâtres qui persistent à régaler leurs spectateurs des dernières nouveautés écloses sous son influence.

Ainsi, les Folies-Dramatiques mettent toujours en tête de leur affiche: Trois nourrissons en Carnaval. Incroyable bouffonnerie dont la plus minutieuse analyse pourrait à peine débrouiller tous les fils. Il s'agit de deux maris courant après leurs femmes, lesquelles sont parties pour la campagne dans le but, fort louable assurément, d'embrasser leurs poupons en nourrice.

Ces dames se sont croisées en route avec les nourrices; les nourrices débarquées à Paris sont entraînées au bal par leurs amoureux; les lettres écrites par ces amoureux tombent entre les mains des deux époux et passent à leurs yeux pour des poulets adressés à leurs légitimes moitiés.

Cependant les nourrices sont au bal, déguisées en débardeurs, tandis que leurs cavaliers sont déguisés en nourrices; vous voyez d'ici les quiproquos amenés par cette situation.

Si à cela vous ajoutez qu'un des poupards est mis dans un vestiaire sous le n° 89, et qu'il est rendu au porteur du n° 68 qui est le n° 89 retourné; que l'autre poupard est remplacé dans son berceau par une poupée de modiste; et qu'enfin les malheureux pères entrent, à la recherche de leur progéniture, dans les cinq ou six cents bals masqués de Paris, vous verrez qu'il y a dans ce galimatias matière aux charges les plus bouffonnes; mais vous n'aurez qu'une idée bien vague de l'intrigue. Cette pièce est, je le répète, trop compliquée pour être rendue intelligible par une analyse.

Au Palais-Royal, c'est une soirée périlleuse, et je croque ma tante. — Le Palais-Royal a le monopole des titres bizarres.

Le héros de la première pièce est un monsieur Monfrélin qui, égaré un soir chez une dame, au 5. étage d'une maison de la rue Ste-Appoline, est surpris par l'arrivée inattendue d'un monsieur qui fait un tapage d'enfer.

— Nous sommes perdus! c'est mon amant! murmure M. Alphonse (c'est le nom de la dame).

Monfrélin éteint la lampe et se précipite dans l'escalier obscur, mais son rival l'y poursuit; une lutte s'engage; enfin Monfrélin se sauve, mais à peine dans la rue il s'aperçoit qu'il a perdu sur le champ de bataille son portefeuille contenant 10,000 fr. en billets de banque.

Cette perte, tout en désolant Monfrélin, ne lui donne cependant pas le courage d'aller retrouver son adversaire, il tremble même à l'idée d'une rencontre ultérieurement possible. Cependant les fenêtres illuminées d'un restaurant voisin viennent subitement donner un autre cours à ses pensées. Il entre dans le restaurant où se célèbre une noce; il se faufile dans les salons, danse avec la mariée qu'il n'a jamais vue, tutoie le marié qu'il ne connaît pas, et par dessus le marché s'abreuve de glaces et se bourre de babas.

— Je parie que c'est mon oncle Coquelicot qui vous a invité à ma noce, lui demande le marié.

— Précisément, répond avec audace Monfrélin.

— Sans doute, pour surveiller sa femme dont il est très-jaloux.

— C'est toi qui l'a dit, aimable jeune homme.

— Où peut-il être, le pendard, le scélérat,

s'écrie à son tour M. Coquelicot. Sans doute il me trompe!

Entre en ce moment Coquelicot, et Monfrélin reconnaît en lui le détenteur de son portefeuille, le monsieur de la rue Ste-Appoline.

Maître de la situation, Monfrélin rentre dans ses dix mille francs. A ce prix il taira les femmes conjuguales du protecteur de madame Alphonse.

— Je croque ma tante! s'écrie gaiement un M. Châteaugredin, chaque fois qu'il plonge la main dans un grand sac de toile grise. Ce sac contient, ou mieux a contenu dix mille francs (il s'agit toujours de dix mille francs) légués par une tante à Châteaugredin, précisément à l'époque où sa légitime épouse, M. Châteaugredin, prend les bains de mer à Dieppe.

Les dix mille francs vont un train de poste, d'autant mieux qu'une certaine demoiselle de la rue de Trévis s'est mise de la partie; mais tout d'un coup M. Châteaugredin reparait au domicile conjugal; elle a voulu surprendre son mari en venant lui souhaiter sa fête. Châteaugredin est surpris en effet, et de plus horriblement tourmenté. Il passe par toutes les inquiétudes, par toutes les angoisses, par toutes les terreurs, jusqu'à ce qu'enfin éperdu et repentant il se jette au cou de sa femme qui consent à lui pardonner.

Et voilà ce que l'esprit français a trouvé de mieux pour célébrer le carnaval de la présente année!

Les fêtes splendides données pendant les jours gras dans le monde officiel et ailleurs, revivent encore par les souvenirs qu'elles ont laissés. On parle encore et on parlera longtemps du bal costumé donné le lundi gras par S. Exc. le ministre d'Etat. Les salons du ministère magnifiquement décorés, remplis de fleurs et éblouissants de lumières, permettaient aux invités de circuler librement (avantage précieux et bien rare à Paris) et d'organiser à la fois plusieurs quadrilles.

Personne n'était dispensé du costume; les musiciens de l'orchestre étaient eux-mêmes déguisés. En un mot, le coup-d'œil était féérique.

Vers minuit, une marquise Louis XV a fait son entrée dans les salons en chaise à porteur, précédée de ses pages et de son coiffeur et suivie de son nègre. Cette entrée a eu le plus grand succès. Les personnes qui en faisaient partie ont dansé un menuet qui a été fort applaudi. La fête s'est prolongée jusqu'à deux heures du matin.

Bien que nous soyons en carême, Paris n'a cependant pas encore dit son dernier mot en fait d'amusements. Ainsi on s'occupe beaucoup en ce moment du grand bal annuel donné le 6 mars, sous le patronage de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, au profit de la Caisse de l'Association des Artistes dramatiques. La belle salle de l'Opéra-Comique est mise en réquisition pour cette fête, qui attire tous les ans une grande affluence; non pas précisément que l'on se soucie de répondre à l'appel fait à la générosité du public; mais toutes les actrices de tous les théâtres de Paris assistent à ce bal, et c'est pour bien des gens un attrait si puissant qu'ils ne croient pas payer leur plaisir trop cher en le payant 20 fr.

Le 15 mars prochain commence la démolition de l'hôtel d'Osmond. Tous les journaux ont avancé que sur son emplacement allait s'élever une salle monumentale pour l'opéra français et pour l'opéra italien; mais rien n'est encore décidé. Depuis 50 ans, l'administration a reçu au moins 50 projets relatifs à l'érection d'une salle destinée au Grand-Opéra, et il est fort possible que le statu quo soit maintenu.

ploration, un appui, et les protecteurs pourtant ne s'offrent pas d'eux-mêmes.

Quelques amis m'étaient restés attachés depuis ma désertion du quartier latin; je les vis bientôt me négliger, puis cesser tout à fait de me voir. L'un était riche; je m'expliquai facilement sa froideur croissante; la misère qui me talonnait effrayait son avarice et menaçait sa bourse d'un emprunt auquel il voulait se sous traire; l'autre, infatigable solliciteur, avait enfin obtenu l'aumône d'une place et il quittait Paris pour aller l'occuper. Un troisième se mariait et se renfermait dans son ménage avec toute la sauvagerie d'un libertin converti. Un quatrième m'abandonnait tout bonnement parce que les rêves de gloire dont je m'étais leurré ne s'accroissaient pas, et qu'un instinct parasite l'attirait vers toute célébrité faite ou naissante, et l'éloignait de tout être souffrant et découragé.

Je restai donc seul au milieu de la grande ville, entouré de mon néant, et n'ayant pas la force ou plutôt la volonté de lutter, comme les autres, contre les obstacles de toute carrière à son début. A mesure que ma situation s'assombrissait, les lettres de ma mère devenaient plus radieuses de joie et d'orgueil maternel, son rêve se continuait et suivait les phases brillantes d'une carrière imaginaire. Je me gardais bien de détruire ce riant mensonge, qui jetait sur les derniers jours de ma bonne mère des rayons de bonheur! Mes réponses entretenaient son erreur. Je brodaï le roman qu'elle s'était créé de toutes les merveilles qui pouvaient ajouter encore à sa joie des joies nouvelles! pauvre et manquant presque de tout, je me faisais riche et opulent, et quand je quittais mon logement du troisième étage pour monter dans une misé-

nable mansarde, j'écrivais qu'une fortune inespérée m'avait permis d'habiter un magnifique appartement au premier. Je faisais, par amour filial, la contre-partie de la réalité: mes derniers vingt sous servaient à affranchir la lettre qui me disait presque millionnaire.

Cependant cette pieuse fraude eut un terme, trop prompt, hélas! Ma pauvre mère mourut en remerciant le ciel d'avoir exaucé ses vœux et assuré l'avenir de son fils bien-aimé.

Dès lors, il s'opéra en moi une crise fatale: mon découragement fit place à une noire misanthropie; je devins l'ennemi du monde entier de cette société ingrate qui récompensait si mal six années de travaux et de répugnantes études; je sentis dans mon cœur une haine farouche contre tous, contre mes rivaux heureux, contre les indifférents, contre moi-même. Je rompis brusquement avec les prétendus amis qui semblaient m'accueillir avec une bienveillance trop marquée pour être sincère; je me renfermais ténébreusement dans mon galetas, et là, nouveau cynique, je pus, tout à mon aise, lancer mes sarcasmes amers sur la race humaine et la maudire librement. Mes livres et mes meubles avaient été vendus et remplacés par un mauvais lit, une table et une chaise; c'était assez pour moi, car désormais je voulais être seul sur la terre. Je ne supportais d'autres visites que celles de ma portière qui venait chaque matin remuer mon inatelas, et je ne consentais à prêter l'oreille qu'à la conversation de cette femme, vieille, bavarde et méchante; dans ma position humorique, je l'écoutais avec un certain plaisir, médire du tiers et du quart, déchirer à belles dents toutes les personnes dont les noms passaient sur sa langue envenimée. Cette patience d'auditeur à laquelle elle n'était point

accoutumée, m'avait concilié les bonnes grâces de madame Pingot et, par un accord tacite, elle n'exigeait, pour tout salaire des petits services qu'elle me rendait, que ma complaisance à entendre ses médisances et ses calomnies.

L'homme est né pour vivre avec ses semblables, et l'isolement l'amène bientôt au dégoût de la vie. Pour moi surtout qui avais étudié la vie dans ses ressorts physiques, le mécanisme de l'existence me paraissait si fragile, si misérable, que la pensée de le briser volontairement ne m'épouvantait point. Les analyses de la clinique sont incompatibles avec les utopies de la métaphysique, et ce paradoxe monstrueux dont plusieurs médecins se contentent pour nier l'âme, et que j'avais plus d'une fois réfuté, me semblait alors plein de justesse et de logique: Nous n'avons jamais vu, disent-ils, l'âme s'échapper du cadavre au moment où s'accomplit le phénomène de la mort, donc nous refusons de croire à l'existence de l'âme.

Ce blasphème du matérialisme le plus absurde servit de base à mes nouvelles croyances, croyances négatives qui ne pouvaient engendrer qu'une criminelle résolution. Je résolus donc de mourir. Pendant un mois je me préparai à cet acte suprême, en évoquant dans ma mémoire tous les sophismes écrits et répandus en faveur du suicide. Si je m'accordai ce délai, ce ne fut point par une pensée de crainte et d'hésitation; je voulais seulement satisfaire ma raison en justifiant ma volonté par une épreuve de trente jours. Je demandai d'abord si ce n'était point ma misère qui dégradait à mes yeux le prix réel de la vie, et mon orgueil me rassura sur ce point. J'envisageai l'avenir, même avec l'opulence, avec la renommée et toutes les chimères que les hommes poursuivent

sous le nom de bonheur, et l'existence la plus heureuse possible me parut encore méprisable et indigne de mon ambition. Je voyais les années arriver rapides, fuir de même, amener la vieillesse, la décrépitude, les infirmités, la mort, ce terme inévitable qui se dresse au bout du chemin comme un épouvantail pour le riche, comme un phare de consolation pour le pauvre. A quoi bon, me disais-je, traverser tant de maux? ne vaut-il pas mieux en finir avant de les connaître? Je riais de pitié en descendant dans la rue, en voyant s'agiter cette fourmière imbécile qui prenait tant de peine, tant de soins, tant de soucis, pour conserver ou prolonger les malheurs de la vie, de cette vie que j'allais quitter froidement, sans démençe, mais par le seul conseil de ma raison. Je riais de bon cœur, avec tout le laisser-aller d'une franche et intime gaieté.

Mes amis, continua le docteur, en quittant le ton un peu déclamatoire sur lequel il avait monté le récit de ses extravagances passées, mes amis, remarquez, s'il vous plaît, que j'étais frappé de la plus incurable, de la plus inévitablement mortelle de toutes les monomanies de suicide. Les symptômes de ce cas alarmant présentèrent en apparence une réaction favorable: le malade chasse son humeur sombre; il devient gai, rieur, enjoué. Il est perdu sans ressource. Un pauvre diable, chez qui une grande douleur fait naître une idée de suicide, peut être rattaché à la vie par la plus faible lueur d'espérance; mais celui qui rit en faisant les apprêts de sa mort, celui-là est mort déjà; rien ne saurait le sauver, si ce n'est un miracle. Eh bien! ce miracle, il a eu lieu pour moi.

MARC MICHEL.

(La fin au prochain numéro.)